Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 49 (1961)

Heft: 5

Artikel: Pourquoi mange-t-on si mal en Angleterre ?

Autor: Kesteven, Mary

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-269688

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L 1750

Bibliothèque Publique
et Universitaire de
GENEVE

2 0 MARS 196

Retour : 8, rue Pradier, Genève

J. A. - Genève

FEMMES SUISSES

ET LE MOUVEMENT FÉMINISTE

ORGANE OFFICIEL DES INFORMATIONS DE L'ALLIANCE DE SOCIÉTÉS FÉMININES SUISSES

18 mars 1961 — N° 5

49e année

Rédactr. responsable :
Mme Andrée Schlemmer
5, Bon-Port, Territet
Tél. (021) 6 53 30

Administration :
Mlle H. Zwahlen
8, rue Pradier, Genève
Tél. (022) 32 47 57

Publicité :
Annonces Suisses S.A.
1, rue du Vieux-Billard
Genève

Abonnement : (1 an)
Suisse Fr. 7.—
Etranger Fr. 7.75
y compris les numéros spéciaux
Chèques post. I. 11791

BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

Comment la révolution industrielle a fait oublier aux paysans anglais, devenus ouvriers — et ouvriers misérables — ce qui constitue un vrai repas.

Pourquoi mange-t-on si mal en Angleterre ?

Voici une question que se posent les étrangers et, pour vous consoler un peu, beaucoup d'Anglais. Ceux-ci en éprouvent plus de dépit encore, car, connaissant mieux que quiconque la qualité superbe de leurs matières premières, ils n'en sont pas moins obligés d'offenser leur palais et leur estomac chaque fois qu'ils mangent dehors. Pourquoi donc cette magnifique viande affadie, pourquoi ces légumes sabotés ?

*

Il n'en fut pas toujours ainsi. Cette sorte d'indifférence négligente pour tout ce qui touche à la cuisine et à la table a surtout son origine dans la révolution industrielle, qui débuta vers la fin du XVIIIe siècle.

Mieux vaut expliquer un peu la portée de cet évènement, car, à moins d'avoir voyagé dans le centre et dans le nord de l'Angleterre, on ne peut pas se faire une idée bien précise d'un tel bouleversement, et de ses effets durables sur la vie du pays. C'est là le creuset terrible et fécond de notre richesse précoce, et, en fin de compte, de toute industrie moderne. C'est là l'industrialisation poussée à ses dernières limites. Ce sont les centaines de kilomètres ravagés par les mines de charbon, par les usines, par les labyrinthes de taudis en briques noircies à perte de vue. C'est cette étonnante puissance industrielle qui a fait de nous, au siècle dernier, le pays le plus riche du monde. Mais cela se paye cher.

Chez nous, l'invention massive des machines, liée aux capacités d'importation d'un pays maritime, ont fini par déséquilibrer vers 1800, notre agriculture déjà branlante. Nos paysans déchus se ruèrent sur les grandes villes naissantes, pour y devenir la main-d'œuvre la plus misérable, la plus totalement dépourvue que l'Europe occidentale ait jamais vue. La famille entière d'alors fut obligée de travailler pendant soixante-dix heures par semaine. Même les enfants — cela se sait — travaillèrent eux aussi dans les usines, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, tellement leurs parents avaient besoin des quelques sous qu'ils pouvaient rapporter. Ces gens mourraient-ils d'épuisement ? Une bonne réserve de paysans affamés se bousculaient pour les remplacer !

*

Cette situation, tout en s'améliorant petit à petit, dura jusqu'à la fin du siècle dernier. Ainsi donc, pendant plusieurs générations, et la vie fut courte dans les villes industrielles d'alors, les mères de familles furent dans l'impossibilité de faire la cuisine.

D'abord, leurs journées interminables se passaient à l'usine ou dans la mine, qu'elles fussent enceintes ou non. Ensuite, elles logeaient dans une chambre, dans un coin de chambre, dans un taudis sans feu ni eau. Ce qu'illustre une boutade de l'époque : « une famille dans chaque coin, et une au milieu ».

Pour les pauvres, donc, ce fut un régime de pain, de thé, de mauvaise confiture et pour oublier, un peu d'alcool très bon marché. Les moins pauvres prirent l'habitude d'acheter des frites au coin de la rue ou, exceptionnellement, de faire rôtir de la viande chez le boulanger.

C'est ainsi que la majeure partie de notre classe ouvrière, qui devint et qui est encore, la classe prépondérante chez nous, *oublia*, et pour cause, tout ce qui constitue un vrai repas ! Tous ces paysans déracinés ne se sont pas remis de cette perte de mémoire. Ce ne sont, en Angleterre, guère que les classes privilégiées, les campagnards de vieille souche, ou certains imigrants, qui mangent bien, qui savent ce que cela veut dire.

*

En vous racontant tout ceci, je vous donne une idée bien noire de mon pays. En effet, ceci est un côté triste, qui fait barrière entre les classes. J'ajoute (pour celles qui me lisent et qui ne connaissent pas l'Angleterre) que c'est un pays plutôt gai, où jaillit de partout et entre tous un humour bon enfant, sans illusion, mais sans trop d'amertume.

Quant à ces régions industrielles, si noires, si terribles au premier coup d'œil, ne les méprisons pas. Les gens y ont beaucoup de vitalité et encore plus d'orgueil. Ils travaillent dur et ils jouent très fort. Ils sont bien nourris maintenant, ils se remettent. Et les milliers de fournaises et de crassiers ont une sorte de majesté tragique et pleine de vitalité qui plaît à ceux qui y sont sensibles.

Mary Kesteven

Pourquoi mange-t-on si mal en Angleterre ?

Sommaire de nos 8 pages

★ **Pour vous, les acheteuses : le lait, fruits et légumes surgelés, p. 2**
★ **La mère accompagne son petit enfant à l'hôpital ! Une tentative révolutionnaire, p. 3**
★ **Ce qui est nouveau dans le service social, p. 6**
★ **L'Egypte, vue par trois de nos collaboratrices, p. 7**
★ **Remous autour de l'information, p. 8**

Prochain numéro :
« Venusik » vous terrifie-t-elle, ou vous enthousiasme-t-elle ? Notre enquête.

Extrait vitamineux
Bévita
pour assaisonner et tartiner

Levure vitamineuse
Bévita
sous contrôle de l'Institut des vitamines

FAIRE PLAISIR...
Préoccupation de circonstance...
Et pourquoi pas un carnet de dépôt de l'Union de Banques Suisses: le cadeau qui fait plaisir.
8, rue du Rhône - Molard - Eaux-Vives
Mont-Blanc - Servette - Place Dorcière
Carouge - Chêne-Bourg - Cointrin

Ecole pédagogique privée FLORIANA
LAUSANNE - Pontaise 15 - Tél. 24 14 27
Direction : E. PIOTET
● FORMATION de gouvernantes d'enfants **de jardinières d'enfants** et d'institutrices privées
● PRÉPARATION au diplôme intercantonal de français
La directrice reçoit tous les jours de 11 à 12 heures (sauf le samedi) ou sur rendez-vous

CHAT QUI ES-TU ?

Trois jours de suite, je l'ai trouvé derrière la porte. En laissant celle-ci ouverte assez longtemps, en le priant bien poliment d'entrer, le chat est entré. Il a flairé méthodiquement chambre par chambre et meuble par meuble. Avec une attention particulière — candide en quelque sorte — pour la branche sèche sur laquelle sont fixés des oiseaux japonais en ouate, plus vrais que nature, et l'esquisse d'une petite danse autour du bouquet d'hortensias secs.

Quand il eut tout examiné comme un douanier consciencieux, il se posa au milieu du tapis rugueux, aussi beau que le chat égyptien que j'ai au mur. Une heure après, il s'étendait sur une chaise de paille au soleil, ouvrant l'œil chaque fois que je soulignais une phrase à la machine à écrire. A la fin de l'après-midi, il se mit à ronronner quand je lui parlais. Je l'appelais « Chat » et cela suffisait à mettre en action son ronron et un mouvement régulier, patte-douce, patte-griffue.

« Chat, veux-tu sortir ? » lui avons-nous demandé le soir. Non, il ne voulait pas sortir puisqu'il dormait sur le lit. Une heure après, nous l'avons retrouvé, dormant. Au corridor, un massacre d'oiseaux japonais, au salon des mouchets d'hortensias aux quatre coins, le cendrier poisson avec la moitié du corps dans le vide, partout des carpettes — ayant servi à d'audacieuses embuscades — en tas, en tunnels, en remparts.

C'est très vivant, un chat.

Et celui-ci, le chat qui nous a trouvés, il a une sorte de petit fanion de chaque côté des yeux, un fanion qui s'attacherait sous le cou. Quand il est assis, il est partagé en tiers bien égaux par de grandes lignes noires.

« Tu verras, m'a dit une amie, un jour vous ferez quelque chose qui lui déplaira. Il partira comme il est venu. » Et comment ne pas déplaire à un chat inconnu ? Que mange-t-il ? Le nôtre, à part les fantômes de papillons happés au vol, ne voulait rien manger, les premiers jours. Où a-t-il l'habitude de dormir ? Dans un trop petit cageot à légumes, comme il l'a fait la première partie de la nuit ? Sous le duvet mis en tunnel, comme la deuxième moitié de la même nuit ? Comment ne pas déplaire à un chat tout en délicatesses quand on n'est qu'un humain, quand on ne connaît que les enfants et les chiens ?

Nous avons voulu annoncer dans le journal : « Trouvé chat perdu ». Mais comme à tout moment il filait par les toits, Dieu sait où, c'était impossible. J'ai fait des téléphones pour retrouver ses maîtres, car c'était un chat soigné. Souvent, les gens ne savaient même pas si le chat qu'ils avaient perdu portait de petits fanions de chaque côté des yeux, ou pas. Une dame est venue le voir et a dû le regarder un moment pour être certaine que ce n'était pas le sien. Les enfants du quartier me signalaient tout ce qui s'était passé dans le monde des chats ces quinze derniers jours. En vain.

Nous avons essayé de l'appeler par tous les noms possibles pour voir qui il était. En vain. Un jour pourtant qu'il observait les canards et les grèbes, immobile, tout en nerfs, j'ai dit doucement : « Minouche ». (Ridicule, un nom de chatte !) Il s'est retourné avec un regard extraordinaire. Je n'y comprenais plus rien. Ce chat tigré, c'était une Minouche ? Un moment plus tard, contre-épreuve. Je l'appelle de la même voix : « Tintin ». Même regard !

Au bout d'une semaine, nous étions aussi stupides avec ce chat que n'importe qui. Par exemple, nous lui expliquions que les flocons d'avoine, c'était très bon pour lui avec la viande.

Hier après-midi, il a fait très beau. Trop beau. Je tapais à la machine, ce que le chat déteste. Il a manifesté de l'impatience, il fouettait l'air de sa queue, il a sauté sur ma table, poussant d'un coup de patte « en cuiller » les lettres désagréables auxquelles j'essayais de répondre, pour s'installer sur le bois chauffé par le soleil. Mais je n'avais pas le temps. Je lui ai ouvert la porte. Il est sorti très lentement, restant une bonne minute mi-dedans, mi-dehors.

Il n'est pas revenu.

Et pourtant, nous l'avons cherché partout. Même la nuit. Et par une nuit de mars, il y en a des chats qui se promènent !

Andrée Schlemmer